

Formation APERTURA : *Aliénation - Séparation - Fascination*
Strasbourg, 28 novembre 2025
Cycle : Un homme, une femme et leurs devenirs

Intervention de M. Philippe Choulet,

Professeur honoraire de Philosophie à Strasbourg

Nécessité et contingence dans les processus d'aliénation, de la séparation et de la fascination.

Argument

Pour le philosophe, ces trois processus, aliénation, séparation et fascination se présentent à la fois comme des nécessités de l'existence humaine, voire des destins relevant de la logique de la formation de l'individu, et comme des scansions de la temporalité de chacun.

Mais autant l'aliénation et la séparation sont manifestes, en tant que moments de la structuration de la psyché, autant la fascination relève du secret du désir intime de chacun, en particulier lors des actes de fixation et de focalisation des rapports à l'objet. C'est sans doute pourquoi ce dernier processus constitue la vraie porte d'entrée de l'analyse.

De quoi s'agit-il, pour le philosophe, avec ces trois concepts, qui entendent nommer trois processus : aliénation, séparation et fascination ? Il part de la question *épistémologique* : à savoir, de quels concepts a-t-on besoin pour penser le devenir du sujet humain et pourquoi ? Ici, *Apertura* nous en propose trois, mais nous pourrions en invoquer d'autres, comme celui *d'identité*. J'aborde donc la question de la connaissance de ces concepts en tant qu'ils sont *des instruments d'optique, d'écoute, d'observation et de lecture* des événements de l'histoire du sujet.

Ces trois concepts, *aliénation, séparation et fascination*, concernent en effet la formation de l'individu-sujet, celle de son identité. Non pas d'un sujet qui serait isolé, dans son ipséité, son solipsisme, mais d'un sujet aux prises avec toute une série de déterminations à intérioriser (ou pas) : naissance, parentalité, famille, hérédité en tous genres (biologique, organique, nerveuse, psychique, mythique – le « roman familial du névrosé » circule partout dans tous les esprits, fantasme et

hallucination compris –, et donc nécessairement pathologique), et expériences de sollicitations du monde extérieur (la suggestion capitaliste industrielle d'aujourd'hui, par exemple). Comme le chante Jacques Brel : « et l'on voudrait qu'je sois normal ? »...

Partons alors de la question de l'identité, qui est le point nodal des autres processus, puisque chacun d'entre eux renvoie à cette forme d'unité qu'on dit être « l'identité du sujet ». Je pose donc quelques jalons pour décrire les coulisses de la chose.

1. La notion d'identité se conforme tant bien que mal au principe d'identité, à savoir : $A=A$, et ce par opposition au principe de contradiction ou de négation : A est différent de non- A , A et non- A ne peuvent être les mêmes, ensemble, dans un même temps et dans un même lieu. Notez que Freud assumera ce principe de contradiction : en nous-mêmes, A et non- A sont compatibles, ils travaillent même ensemble – car sans négation, sans contradiction, il ne saurait y avoir d'identité qui tienne (c'est l'héritage hégélien, même sans lire Hegel !). Cela est décisif *pour apprendre* la notion de psyché humaine selon Freud. Et déjà cette vérité : que l'identité du sujet ne saurait être un commencement (même dans l'esprit de Dieu, comme chez Leibniz), mais un *work in progress*, et un processus chaotique, bricolé, rapiécé, relevant du cahin caha (davantage Caïn, d'ailleurs !)... Processus dont l'achèvement, l'accomplissement, n'est pas du tout assuré, malgré les fantasmes, dont nous parlerons à la fin de ce propos. On peut même dire qu'il n'y a jamais de perfection finale, parce qu'il y a des trous dans l'être, sans cesse et partout.

2. La logique du principe d'identité appliquée au psychisme humain ne peut donc être mécanique ou automatique, et ce pour une raison simple : la psyché n'est ni une pierre ni du bois mort, ni une essence éternelle / intemporelle. C'est du vivant animal – donc d'abord de la sensibilité et de l'imagination, cette dernière sous la forme de la faculté de représentation, puis de l'intelligence sur fond de langage (pensée, parole, écriture, lecture...), soit l'entendement et/ou la raison, le tout pris dans une vraie temporalité efficiente. Nos trois concepts ont partie liée, intimement, à cette temporalité stochastique (livrée au hasard et à la contingence des rencontres).

3. Cette identité humaine, si complexe, peut être déclinée, sur un plan analogique, de façon *structurelle*, comme avec Aristote : âme végétative (nutrition, croissance, génération – la nourriture étant matérielle ET spirituelle !), âme locomotrice (douée de mouvement, de motricité et de déplacement, sic ! pour le concept freudien du rêve...), âme sensitive (sensation, perception), âme intellectuelle (imagination, représentation, pensée articulée, raison). Ou avec Kant : sensibilité, imagination, faculté de juger, entendement et raison ; ou avec Freud et ses deux topiques, descriptive

(Inconscient-Préconscient-Conscient) et dynamique (Moi-Ça-Surmoi) ; et avec Lacan (Réal-Imaginaire-Symbolique)...

4. Mais comme les opérations auxquelles nous avons affaire ici sont des processus, comme l'indique le suffixe *-tion* (*aliénation, séparation, fascination*), c'est de *temporalité* qu'il faut parler, et nous ne ferons appel aux structures qu'au besoin. Cette question du temps est primordiale, car elle éclaire les conditions de la *formation* de notre identité, soit : *l'identification*.

Par parenthèse, je suis toujours intrigué par les références constantes que Lacan le structuraliste, à propos du sujet, fait à Descartes ou même à Kant, qui posent l'identité du sujet hors du temps, a priori (de façon fondamentale et transcendantale), alors que l'angle de la « temporalisation » est sans doute plus heuristique et fécond pour penser les avatars du sujet que sont l'aliénation, la séparation et la fascination : St Augustin et Hegel sont des références plus opératoires... Il me semble que Freud fut plus attentif à cette temporalité des processus, en raison de sa méthode génétique, et ce dès *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* et les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Je me réfère donc, philosophiquement, davantage à Spinoza pour la structure et à Hegel pour la temporalité (dialectique, le temps psychique, puisque nourri et enrichi par la négatif de la contradiction).

5. Il s'agit ici de mettre à l'épreuve notre pensée de l'identité subjective aux processus thématiques de l'aliénation, de la séparation et de la fascination). Or, ces trois processus sont « négatifs », ce sont des actions négatives, qui viennent troubler et même détruire l'évidence du principe d'identité ($A=A$) et sa prétention ontologique. Car c'est une identité trop pauvre, alors que la richesse de l'existence humaine, qu'elle soit bénédiction heureuse ou catastrophe, est faite justement de ces trois processus. Comme s'ils étaient des « mises en crise », mettant l'identité dans un état *critique* (avec sans doute quelque réaction thérapeutique négative à la clé au titre de symptôme). En effet, si $A=A$, Moi=Moi, Je=Je, Bibi=Bibi, il ne se passe rien : pas d'événement, pas de mouvement, pas d'altérité ni d'altération. Le stade suprême (nihiliste) de l'identité saturée, narcissique et paranoïaque du moi fort, défensif et blindé : « ne changeons rien, je suis très bien comme je suis, on ne change pas une équipe qui gagne »... Certes, Dieu aurait dit au prophète : « je suis celui qui suis » (je suis celui qui est, au sens fort du verbe « être »), mais Dieu triche, car il est atemporel, hors-temps, hors-devenir, éternel. Il n'a rien à craindre. Mais pour un sujet engoncé / enfermé dans son identité (et satisfait d'elle), c'est autre chose... Il n'éprouve aucun besoin de consulter – dommage, c'est un beau cas.

6. On voit bien la positivité, la fécondité de l'aliénation : il convient *d'accepter* de changer, de *consentir* à être changé, modifié – ne serait-ce que par l'initiation, l'éducation et l'apprentissage. Car apprendre (y compris sur le divan) c'est être modifié par des savoirs qui viennent contredire les croyances et illusions antécédentes. Pour Baudelaire, la contradiction devait même être un des droits de l'homme !

Voilà pourquoi aliénation et séparation sont des processus nécessaires à *l'identification* du sujet. Ce sont des « sas », des lieux et des moments de passage, comme des rites d'initiation, d'apprentissage, d'entrée dans... un autre milieu (*aliénus*, c'est autre). « Entrer dans », dans quoi ?... on ne sait trop. L'existence humaine est bien une aventure indécise sauf pour la mort... Pindare disait : « deviens ce que tu es », mais comment faire ça si on ne sait pas qui on est (et la psychanalyse doute profondément de ce savoir). Et si Pindare ajoute : « ... quand tu l'auras appris », ça ne nous éclaire pas davantage, sauf que la cure analytique y correspond assez bien, tout en gardant l'énigme de ce savoir de notre nature, de notre essence, de notre identité... Comme dit si bien l'humoriste : qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous et qui paiera le voyage ?...

7. J'y insiste : notre identité n'est pas une permanence, une substance, comme chez Descartes (la substance pensante comme essence de mon être, comme acte ontologique sous le regard de Dieu) ou comme chez Kant et Husserl, où la synthèse subjective, qu'elle soit active chez l'un (Kant) ou passive chez l'autre (Husserl), comme acte transcendantal (comme condition de possibilité de tous mes actes de sensation et de pensée se rapportant à un centre, le Je). Ça ne marche pas comme ça. On n'a d'ailleurs pas attendu Freud pour le savoir, à vrai dire : pour les empiristes il n'y a pas d'unité fondamentale du moi, mais plutôt un bricolage, un rafistolage à partir de l'expérience sensible (un moi fait de bric et de broc), et pour Spinoza, que le moi se pose comme centre est une illusion vaniteuse – contre le « je pense, je suis » cartésien, il dit, de façon lapidaire : « l'homme pense », voilà son *cogito* (structurel, faut-il le rappeler), et si, moi, je pense (moi, je...), c'est que je suis fait de ce que tous les autres hommes sont faits, de corps vivant (matériel, nerveux, sensible et affecté) et des idées de ce corps (qui ne sont dans l'âme que les expressions de ces événements physiologiques du corps). L'âme n'est pas un être, c'est seulement l'idée du corps, ou plus exactement *la série des idées du corps*, mais une idée active, qui peut se brancher sur des séries d'idées (superstition, mythologie, opinion ou science). Notre vie psychique est à géométrie variable : je puis être à la fois superstitieux et savant, mais pas en même temps en ce qui concerne les actes... Victor Hugo faisait tourner les tables, et pas seulement les têtes !

8. Qu'est-ce que ça signifie, alors, que l'âme soit l'idée du corps, la série des idées du corps ? Ce que je suis psychiquement est l'idée de mon corps, donc c'est d'abord mon corps, comme appétit, comme désir, comme passion, et puis, avec les représentations et les « idées » que je m'en fais (impressions, images, opinions, convictions), ou, mieux encore : ce que ce corps et son désir m'impose, avec son vécu, son expérience, ses affects, sa temporalité, ses métamorphoses... L'être humain n'est donc plus une substance permanente, c'est seulement ce que Spinoza appelle un « mode » fini de la Nature naturante (Dieu), une expression faite de la jonction étrange entre le mode fini de l'étendue, mon corps et le mode fini de la pensée, mon âme ou mon esprit. Or, un mode, c'est quelque chose qui est destiné à être *modifié*, transformé, métamorphosé, aliéné, séparé. Le plus étonnant, *c'est que ça tienne tout de même ensemble, malgré tout*. Mais il est vrai que, comme dit Nietzsche, « tout ce qui est décisif ne naît que malgré ». Nous sommes tous les enfants du « malgré » qui est l'euphémisme de la contradiction.

9. Cela signifie que, qu'on adopte le point de vue structural ou le point de vue temporel, il y a une énigme : *comment ça se fait que ça tienne*, s'il n'y a pas de fondement, de plancher, de fondation, de transcendantal immanent ou transcendant (le regard de Dieu) ? Si ça tient, c'est-à-dire si j'ai une certaine conscience de moi-même comme par exemple quand je dis « je » et « moi, je » ou quand je me regarde dans le miroir le matin après le sommeil et que je me reconnais (alors que, comme dit Borges, il n'y a aucune raison pour que je me reconnaisse après la « petite mort » du sommeil), si ça tient, donc, c'est qu'il y a quand même une forme de liaison, d'activité de liens intérieurs. Certes pas une synthèse, qui impliquerait une unité stable, mais une action permanente, qui ne peut être que rapportée à l'activité de la mémoire, du souvenir : souvenir, c'est sous-venir, venir sous, aller en soubassement – psychologie des profondeurs oblige. C'est une activité souterraine, inconsciente, œuvre du corps psychique ou de la psyché physiologique... Et si ces souvenirs sont roman, illusion, falsification, trucage, mythologie personnelle névrotique, cela importe peu : l'identité se fabrique quand même, à ses risques et périls.

10. J'en finis avec l'identification. Pour Freud, il ne s'agit pas de « s'identifier à... », à un modèle, à un idéal du moi. Certes, en art (littérature, théâtre, cinéma), en sport, en politique, on peut s'identifier à quelqu'un – un héros, positif ou négatif : « être Chateaubriand ou rien », dit Victor Hugo adolescent. Il s'agit de chercher à se trouver / à se donner une identité, au-delà des identités qui m'auront été données ou imposées socialement – identité familiale (nom, prénom, date de naissance, carte d'identité, n° de Sécu, place institutionnelle, métier, etc.

Car l'identification est d'abord un processus psychique *intérieur* (ou de l'ordre de « l'intériorité » en langage philosophique), processus de modification, de transformation, de métamorphose, voire de mutation (« la fonction crée l'organe », dit Lamarck). Quand Freud cite Tércence : « *homo sum et nihil a me alienum puto* », « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », c'est la marque d'un apprentissage, d'une intćriorisation d'un savoir et donc d'une modification de soi par soi, par le biais (le dćtour) de l'observation de l'humanitć. C'est la part hćgćlienne de la psychanalyse : la totalitć de la culture et des civilisations humaines peut ętre analysće par le travail d'interprćtation du jeu des instances psychiques dćfinies par les topiques – de Freud ę Lucien Israćl en passant par Ferenczi, Abraham, Lacan, Leopold Szondi, Bion, Winnicott, Pierre Legendre et quelques autres... Et cela est raccord avec l'idće d'une « inquićtante ętrangetć » de cette alićnation ęprouvće par ce qui m'est d'abord *ętranger*, c'est-ę-dire *inconnu*, mais ensuite dćcouvert et rćvćlć. Nous sommes faits des autres hommes, ou pour paraphraser Lćvi-Strauss, qui disait : « nous ne cheminons jamais seuls sur la voie de la crćation », nous pouvons dire : nous ne cheminons jamais seuls sur la voie du savoir et de la recherche de soi...

11. J'aborde maintenant les trois concepts thćmatiques. Commenćons par *alićnation* : *alienus*, en latin, signifie *autre*, et s'applique ę ce qui est ętranger, d'un autre pays, d'une autre langue... et par suite, *inconnu* — ainsi, le barbare, qui ne parle ni grec ni latin, participe de ces proprićtćs... Des termes comme *alius* (autre), *aliis* (les autres), *alias* (autrement), indiquent cette altćritć fondamentale et travaillant en extćrioritć. Mais pour le processus d'identification de soi, il faut mettre l'accent sur les modifications que cette altćritć produit : *altćration* – et les termes autour d'*alienus* disent aussi : corruption, dćcomposition, paralysie et mort. Ce n'est pas un hasard si la nćgativitć d'alićnation renvoie ę des processus de rćduction de la libertć extćrieure ET intćrieure, voire ę son extinction : alićnation, en sociologie, ę partir du XIX^e s., avec Marx, signifie : sujćtion, soumission, subordination (ętre sous les ordres de...), dćpendance, assujettissement (devenir le sujet de...), asservissement (devenir le serf, l'esclave, le serviteur de...), infćodation (la fćodalitć est le systćme de dćpendance par la foi, qui exige fidćlitć, obćissance et respect – car rien ne se fait sans la puissance d'une croyance forte et dogmatique).

Alićnation indique donc les actes de cession, de transmission (d'une proprićtć ou d'un droit (Rousseau, *Du Contrat social*, I, 4), d'une dćpossession, d'une perte – sans doute / souvent irrćversible (le deuil de la sćparation...). Marx parle de l'alićnation ęconomique, religieuse, morale, sociale et politique. Mais la psychologie du XIX^e sićcle s'est aussi emparće des concepts d'*alićnation affective* (ę partir des travaux des « idćologues » ou thćoriciens des idćes – Destutt de Tracy, Condillac –, dont Stendhal, avec la cristallisation amoureuse) et d'alićnation mentale (Pinel), soit le trouble mental

instable marqué par la séparation de l'esprit avec le monde extérieure et son monde intérieur (soit la psychose). *Aliénation* est donc bien une Parque, comme sa sœur, la *séparation*.

12. Ensuite, *séparation*. Que voulez-vous, ça commence par ça, avec la naissance et la coupure du cordon, dans le sang, et parfois l'urine et les fèces. *So est es*, c'est fatal. Il paraît qu'Œdipe ne s'en est jamais remis, mais bon, il aimait beaucoup sa maman. Quant au père... hein, comme dit Nietzsche : « vénérez la maternité, le père n'est jamais qu'un hasard »... Blague à part, voici un mécanisme commun, banal, pas de quoi en faire un fromage, au moins rétrospectivement. Car en acte, en situation, la douleur est intense, puisque segmentation, mutilation, coupure, section, rupture, et ce sur deux plans :

- avec l'autre évidemment, soit dans l'amour (amant/amante, amoureux/amoureuse, époux/épouse, compagnon/compagne, etc.), soit dans le deuil – mais être quitté par quelqu'un ou quitter quelqu'un, c'est aussi faire son deuil, d'où, quoiqu'on en dire, souffrance, nostalgie et mélancolie, cette dernière signifiant « humeur noire » (Cf. Freud, *Deuil et mélancolie*).
- avec soi-même surtout. Nous sommes comme des serpents ou des lézards : nous muons, nous changeons de peau. Ou comme dit Proust : notre moi est fait de « repeints successifs », comme si des couches de peinture recouvraient régulièrement (ou pas, d'ailleurs) les couches antérieures, ce qui correspond bien à la 1^{ère} topique descriptive de Freud, où la surface du mur de la maison tient lieu de conscience, surface de contact avec la réalité extérieure.

C'est ce dernier point qui est crucial, car nous sommes comme le bateau de Thésée : le temps, ce grand sculpteur des corps et des âmes, fait qu'en vieillissant, certaines pièces sont remplacées par d'autres plus neuves, plus récentes, et l'énigme survient alors : à partir de quand le bateau de Thésée n'est-il plus lui-même, n'est-il plus le véritable et authentique bateau de Thésée ? Nous pouvons faire le raisonnement analogue en ce qui concerne notre psychisme, avec la mise en abîme de notre identité, car la réponse philosophique par l'activité de synthèse permanente, synthèse active ou synthèse passive, exprime un optimisme théorique avec lequel la psychanalyse a rompu, par pessimisme fondamental et réalisme devant la pathologie et la crise des identités.

Bref, la séparation est une activité plus profonde et plus radicale que celle de l'unité ou de la permanence : elle signe le drame et le tragique de notre être, marqué davantage par *Thanatos* que par *Éros*. Cela marque profondément la tonalité des écrits de Freud, grand lecteur de Schopenhauer (cf. Max Schur, *La mort dans la vie de Freud* – Max Schur fut le médecin de Freud...). Alors que chez

Lacan, l'Éros du baroque et de la parole me semble prendre le pas sur le fond thanatologique, que Lacan abandonne volontiers à l'héritage freudien...

Voilà donc pourquoi je disais qu'*aliénation et séparation* sont des destins irrévocables de notre existence et de la structure de notre psyché.

13. Enfin, *fascination*.

Nous parvenons ici, en fin, à la motivation de votre Séminaire : quelle est la qualité, la teneur, la valeur du choix d'objet, de la relation d'objet et de la fixation amoureuse, de la cristallisation amoureuse ? Nous l'avons vu : la psychanalyse se distingue par le refus de limiter l'identification au processus de liaison avec un autre (un autrui) pour l'appréhender comme processus interne au psychisme, liant les instances des topiques. La psyché de l'homme contemporain (*homo occidentalis americanus industrialis* – la signalisation est aussi monstrueuse que la réalité), plus précisément son domaine pulsionnel (on n'ose plus parler de désir tant la pulsion s'exprime comme « demande infinie »), est mis à l'épreuve par le démon de la toute-puissance, qui se trouve provoqué, irrigué, excité, par la profusion des discours, des images, des objets matériels (des machines), qui augmente certes la puissance d'action (ce sont des prothèses), mais surtout, et jusqu'à l'obésité, *l'imaginaire humain*, qui semble en expansion croissante, jusqu'à la tyrannie et le totalitaire. C'est sans doute la rançon du triomphe unilatéral du capitalisme et du consumérisme.

Mais il y a autre chose, qu'on nomme à tort « l'immatériel » (ça ne l'est pas, immatériel, puisque ce sont des signaux électriques qui exigent une lourde infrastructure industrielle), à savoir le délire informationnel des messages, qui répand de façon indifférente le vrai et le faux, l'illusion et le réel effectif, le rationnel (ou le raisonnable) et l'irrationnel. Rappelons l'avertissement de Mc Luan : « *medium is message* », à savoir que le vrai message c'est le média, l'usage du média, et pas le contenu de sens qu'il véhiculerait. Le « miraginaire » lacanien est donc pleinement satisfait et repu, comme Gargantua après un repas d'ogre. Dans communiquer, il y a aussi « niquer le commun »...

La *toute-puissance*, donc. Le stade suprême et délirant du narcissisme morbide et thanatologique, dont on peut faire la liste, sous la forme d'*un vouloir avoir tout* et d'*un vouloir être tout*. Névrose ? Non, *psychose toujours*...

Je me contente de signaler quelques symptômes contemporains :

Vouloir avoir tout, c'est vouloir consommer, posséder et donc détruire tout : de la nourriture et de la boisson (bientôt Noël) aux femmes et aux enfants, tout y passe (à la casserole), y compris la peau d'ennemis inventés pour l'occasion (la logique des Empires, qu'ils soient géopolitiques ou commerciaux) ; ou encore, ô ridicule, avoir le pouvoir sur tout (même la mort) et parvenir à être immortel...

Vouloir être tout : guerrier du commerce ET Prix Nobel de la Paix (suivez mon regard) ; masculin ET féminin en même temps ou l'un après l'autre, donc androgynie rêvée (le fantasme du changement de sexe chez les ados et les jeunes adultes) ; expert du management ET législateur révolutionnaire (devenir un nouveau Moïse / César / Napoléon, mais dans l'anonymat protecteur de la nouvelle logique managériale, venant abolir le Droit romain et l'héritage mythologique et emblématique des sociétés – référence à l'œuvre de Pierre Legendre...

Rien d'étonnant dans ces avatars historiques, qui devient notre *fatalité*, alors que ce surgissement est parfaitement contingent – il aurait pu ne pas être, mais voilà, il est. *Fascination*, donc. C'est-à-dire ?

Certes, *obsession* (on ne pense qu'à ça – comme dit Céline : « un cerveau, c'est tyran comme y'a pas », et d'ailleurs il n'y a pas que le cerveau qui soit concerné...), *conviction* comme certitude absolue d'avoir raison, despotisme de l'intérêt personnel ou de l'intérêt de clan, bref *occupation* au sens militaire des parts encore disponibles du cerveau, comme disait l'autre (manager de TF1). Ou, si vous préférez, le sac des pulsions voit le monde sous l'angle du strabisme, les pulsions louchent sur leur objet, ce qui réduit le champ de conscience et d'existence (« si à 50 ans t'as pas une Rolex, c'est que t'as raté ta vie », n'est-ce pas ?).

Mais surtout, *fascisme*. Car *fascination*, c'est *faisceau*. À savoir : la fascination de la lumière, sa séduction, son attirance (le *Glanz* du nez chez Freud à propos du fétichisme / *l'aura* de la marchandise, ou le fétichisme de la marchandise chez Marx), qui attire, puis capte le regard (la pulsion, le désir) par des arguments captieux (sophistiqués, mensongers), de façon tyrannique : interdit de faire un pas de côté, d'aller voir ailleurs, de regarder ailleurs, comme l'oiseau fasciné par le serpent... Rappelons que l'emblème du fascisme italien (se voulant une révolution et une réforme de l'Empire romain antique) est composé d'un boisseau de bâton lié à une hache, signifiant le pouvoir de vie et de mort. Nous y sommes.

On devrait ainsi appeler les réseaux sociaux *les faisceaux sociaux*, pire ou mieux encore : *les faisceaux asociaux*, puisqu'en réalité ils atomisent les liens sociaux par l'invention de nouvelles pathologies du narcissisme (« puisque je le vaux bien »). « Vanité des vanités », disait Quohélet (l'Ecclésiaste) dans *l'Ancien Testament* ; et il disait aussi : « rien de nouveau sous le soleil » – certes, mais tout de même : le nouveau, c'est l'expansion extraordinaire des instruments de puissance et donc des affects et des sentiments de toute-puissance. Comme dit Brecht : « nouveaux tuyaux, vieilles sottises »... Ce ne sont donc pas les nouveaux tuyaux qui sont responsables des sottises, c'est la sottise, c'est-à-dire l'ignorance, l'inculture, le manque d'esprit critique, le manque de curiosité historique, l'absence de bon sens qui commence par l'écoute de ce que Freud appelle « la petite voix de la raison ».

Mac Luhan disait : « l'École est une entreprise de résistance aux médias », mais cela vaut pour toutes les institutions. Il faut les asservir en s'en servant.